

Zeitschrift: Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art
Band: 57 (1970)
Heft: 6: Industriebauten

Buchbesprechung

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'une habitabilité maximum. D'accord avec les ensembles anciens, mais intégrés à la vraie vie de la cité, et non cadre artificiel.

Chu: Il faut faire l'inventaire des possibilités avant de se rallier au «conservatisme». D'ailleurs l'initiative appartient au financier, et le pouvoir de décision échappe à l'architecte. Le prix du terrain ajouté au facteur de vétusté entraîne la démolition. Malgré une campagne mondiale, Tokyo a démolit l'Hôtel impérial de F.L. Wright – l'on doit céder à la force de la société! Et se demander si la communauté peut s'offrir le luxe de conserver des ensembles anciens.

Beerli: Est-ce réellement une «force de la société» à laquelle on cède, ou le jeu des intérêts économiques? Ne faut-il pas envisager alors une solution qui consiste à sortir du circuit économique et de la pression spéculative certaines zones pour les rendre à des conditions normales de vie urbaine?

Ganter: Ici apparaît la carence des pouvoirs publics. Loin d'aider les propriétaires de bâtiments anciens, l'Etat les impose tout en leur interdisant un rendement normal. La collectivité se doit d'offrir une compensation aux propriétaires de biens dont le rendement est grevé par une obligation de la conservation et qui constituent donc un service public.

Beerli: Nous avons l'exemple intéressant du National Trust en Grande-Bretagne.

Naef: De plus en plus, les forces de développement économique sont freinées, sinon équilibrées, par les forces collectives par l'opinion publique de plus en plus sensible aux valeurs culturelles.

Dom: Cet intérêt culturel se manifeste en Italie dans l'œuvre de quelques architectes spécialisés dans la transformation et revitalisation d'édifices anciens dont on sauvegarde le caractère: Albini et Scarpa par exemple.

Ganter: On est frappé de l'attachement aux valeurs historiques qui s'exprime dans les pays de l'Est. Prague en est un exemple parfait.

Montant: La banque est là pour contribuer au développement de la ville. Elle estime cependant que le gigantisme n'est pas dans la tradition de Genève, que des éléments tels que la rade et les parcs constituent un capital touristique, au même titre que la vieille ville. C'est ce que les visiteurs recherchent. L'architecture néo-classique est de qualité, par ses proportions, et son unité.

Un quartier à conserver représente pour la collectivité une hypothèque, compensée par les possibilités de développement touristique.

On remarque à ce propos que le manque de restaurants se fait sentir au centre. Le restaurateur ne peut supporter une hausse excessive de loyer.

Bréra: Je rappelle que le plan d'extension de Genève n'est pas voué aux seules circulations, mais comporte un «plan d'épannelage» et exprime la double volonté:

- 1° de respecter le cadre de la cité ancienne;
- 2° de se libérer de toute limite dans le développement en périphérie.

Beerli: L'argument touristique cité par M. Montant est aujourd'hui pris en considération jusque dans la politique de l'Unesco en matière de protection et de conservation. La tendance est à encourager parallèlement l'équipement touristiques et la restauration des monuments, l'un assurant à la longue l'amortissement de l'autre.

En matière financière, on ne peut s'empêcher d'insister sur la mobilité du capital. N'importe quel personnage fortuné habitant un autre conti-

nent peut acquérir à des fins spéculatives une portion d'une ville historique et intervenir ainsi dans le tissu urbain sans cette part de responsabilité et d'esprit civique que l'on suppose chez un Genevois, ou du moins un Européen. Dans ce sens, nous pouvons bien dire que la ville est à vendre.

Montant: Mais en maintenant les gabarits, l'on découragera peut-être le spéculateur. Il sera moins tenté d'intervenir dans le centre historique. La Société de Banque Suisse est favorable à un développement harmonieux de la ville. Son rôle, cependant, n'est le plus souvent que celui d'un intermédiaire et il ne lui est pas possible d'inculquer à ses clients le bon goût et le respect du passé. Néanmoins, lorsqu'il s'agit de ses propres constructions – voir le restaurant de son personnel au Grand Hôtel – elle démontre bien son souci de conserver son caractère à notre cité.

Dom: A propos de développement harmonieux: les grandes banques sont des puissances financières qui devraient collaborer étroitement avec les milieux spécialisés dans l'aménagement du territoire, les sociologues, etc.

Montant: Les grandes banques confédérées de la place donnent pourtant l'exemple d'une collaboration étroite avec les divers milieux intéressés comme avec les pouvoirs publics. Elles délèguent des représentants dans plusieurs associations, chambres, etc. En fait, la banque intervient peu dans le centre, davantage dans la périphérie (construction de HLM), et par la création de l'épargne-logement.

Dom: Il faudrait que dans l'épargne-logement, on offre des appartements à des prix raisonnables et dans un site convenable. A Rio de Janeiro, par exemple, les logements populaires jouissent d'un site admirable, considéré comme bien commun.

Burckhardt: Revenons au sujet. Ce n'est pas un luxe d'intervenir dans le développement urbain pour garder une partie de la ville du XIX^e siècle. C'est même une nécessité, du point de vue économique, pour la raison suivante.

Laissé sans limitations à lui-même, le capitalisme a tendance à détruire les fondements urbains de sa propre existence. Les entreprises commerciales les plus fortes s'installent dans le noyau central, où la rentabilité au mètre carré est la plus haute, le terrain le plus cher. Elles chassent les autres activités vers la périphérie, et produisent ainsi une ségrégation.

Or, ce que le public demande d'un centre urbain, c'est tout l'éventail des services et des produits, banque, spectacles, boutiques de luxe, commerce courant, etc. A la longue, le centre de la ville est incapable de maintenir ce «bouquet» de possibilités et perd ainsi sa vocation.

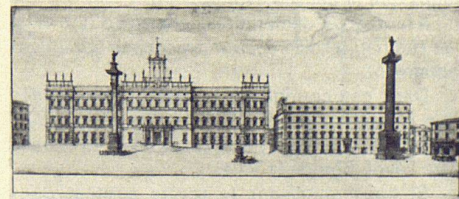
Le maintien de la ville du XIX^e siècle permet d'entraver ce processus destructeur. Mais c'est toute l'utilisation du sol de la ville qui est à revoir.

Rom ist Babel

Ludovico Quaroni: Immagine di Roma
Editore Laterza, Bari 1969

Wenn Ludovico Quaroni ein Buch über Rom und seine städtebauliche Entwicklung von der Antike bis zum heutigen Tag schreibt, so wird man weder eine vollständige, gar mit neuen Forschungsergebnissen angereicherte Darstellung noch eine – etwa nach dem Muster des äußerst verdienstvollen Werkes von Jean Delumeau «Vie économique et sociale de Rome de la seconde moitié du XV^e siècle» (Paris 1957/59) – auf breitangelegten statistischen Erhebungen beruhende, umfassende Kulturgeschichte erwarten, wie sehr auch ein solches Monumentalwerk erwünscht sein mag; man denkt viel eher an die persönliche Beurteilung der Stadt und ihrer Entwicklung durch einen seiner heute prominentesten Architekten, eben an ein «Immagine di Roma». Ludovico Quaroni ist, 1911 in Rom geboren, einer der tonangebenden und einflussreichsten Architekten Italiens der letzten 30 Jahre und hat sich gerade auf dem Gebiete des Städtebaus – so im Bemühen um den Piano Regolatore Roms, aber auch als Mitarbeiter der APAO (Associazione per l'Architettura Organica) und des INU (Istituto Nazionale di Urbanistica), mit dem Piano Regolatore für Aprilia (schon 1936), für Ivrea und Ravenna, schließlich in der Teilnahme an der Projektierung des Quartiers der Barene di S. Giuliano in Mestre bei Venedig – verdient gemacht und auch theoretisch geäußert. Eine kleine Sammlung seiner Schriften ist jüngst unter dem Titel «La Torre di Babele» (Marsilio Editori, Padova 1967) erschienen.

Nach einschlägigen Kapiteln über «Roma nel deserto del Lazio» und «Uomini e Architettura», einer Psychologie der römischen Architektur – Quaroni spricht von der spezifischen Natur römischen Bauens, vom römischen Maßstab, der menschlich und monumental zugleich ist, vom römischen Raum und von der römischen Farbe, die von der Atmosphäre und vom Licht lebt! – verfolgt der Autor die städtebauliche Entwicklung Roms seit den Anfängen in der Antike. Besondere Aufmerksamkeit widmet Quaroni dabei der Organisation der Tiberstadt, ihrer Einteilung in Regionen und Vici und deren Vorstehern (Curator, Denuntiator, Vicomagistri) sowie den Hygiene oder städtebauliche Regelungen betreffenden Gesetzen, der Lex Julia Municipalis (45 v. Chr.) oder der von Strabon und Sueton überlieferten Lex Julia de modo aedificiorum, die zum Beispiel die Höhe der Häuser auf rund 20 m einschränkte. In einem weiteren Abschnitt entwirft Quaroni sodann ein breites Panorama der Entwicklung der Stadt unter den Päpsten der Renaissance und des Barocks, beginnend bei den Unternehmungen Nikolaus' V. und Sixtus' IV. in der zweiten Hälfte des Quattrocento, über die einschneidenden Maß-



1
Francesco Fontana oder Umkreis, Projekt der Vereinigung von Piazza Colonna und Montecitorio mit Marc-Aurel- und Antonius-Pius-Säule (Bologna)

nahmen Sixtus' V. und seines Architekten Domenico Fontana bis zu den letzten großen Anlagen des 18. Jahrhunderts, des Porto di Ripetta, der spanischen Treppe und der Piazza del Popolo, und zu den Vorschlägen des Comte de Tournon während der französischen Besetzung. Quaronis Darstellung und Beurteilung ist sehr persönlich, zu persönlich oftmals – so etwa in der häufig nicht begründeten und recht willkürlichen Qualifikation der Bauten und städtebaulichen Eingriffe –, ermangelt einer Systematik und ist auch nicht frei von Fehlern und empfindlichen Unterlassungen.

Mit besonderem Interesse wird man schließlich den letzten Teil des Buches lesen, der die Zeit seit der Installierung der italienischen Hauptstadt behandelt und überschrieben ist: «Politici, Funzionari e Re, sventramenti e speculazione». Motto dieser Stellungnahme Quaronis zur jüngeren und jüngsten Architektur Roms scheint dabei ein Ausspruch Gregorovius' zu sein: «Roma è vecchia e rovinata, moralmente e architettonicamente» (1871)! Die Untersuchung gleicht denn auch am ehesten einer Geschichte der Mißgriffe und des Versagens, der kurzsichtigen Politik und Insensibilität öffentlicher Stellen gegenüber städtebaulichen Problemen. In ihrer kritischen Einstellung schließt sie sich etwa dem Werk Italo Insoleras, «Roma moderna. Un secolo di storia urbanistica» (Turin 1962), an. Und selbst der Pessimismus, der in Quaronis Darstellung allerdings sehr stark durchdringt und häufig zu Rhetorik neigt oder in starke Polemik umschwingt, wird einigermaßen verständlich, wenn man sich in Antonio Cedernas «Mirabilia Urbis», einer 500 Seiten starken Dokumentation nutzloser Eingriffe und verfehlter Maßnahmen der Zeit zwischen 1957 und 1965, die Erfolglosigkeit immer neuer Vorstöße für einen vernünftigen und weitsichtigen Städtebau ausrechnet. (Andererseits hat gerade jetzt Paolo Portoghesi, als Vertreter einer jüngeren Generation von Architekten, in einem in «Controspazio» [einer neuen, von Portoghesi herausgegebenen Architekturzeitschrift] erschienenen Artikel, «Roma senza cuore», vor den negativen Folgen eines Pessimismus, der Resignation und der Passivität der Architekten gewarnt.)

Allein, mit Ablehnung und Polemik oder allenfalls mit spärlich dosiertem Lob – und damit, daß er Valadier den «ultimo architetto romano» oder das Monumento Vittorio Emanuele II «l'errore-orrore» nennt, auch wenn dies schon längst zu einem der Wahrzeichen Roms geworden ist! – trägt Quaroni kaum zur Deutung oder gar zum Verständnis der Architektur der vergangenen hundert Jahre bei. Und im Hinblick auf ihre Endgültigkeit ist es wohl angebracht, die Beurteilung Quaronis mit einem von ähnlichem Pessimismus und verwandter Ablehnung jüngster Vergangenheit erfüllten Ausspruch Milizias zu vergleichen, der seine 1826 in den «Opuscoli Diversi» publizierte Schrift «Roma delle Belle Arti del Disegno» betrifft: «Questa descrizione delle fabbriche romane è dalla Cloaca Massima alla sagrestia di S. Pietro: dall'ottimo all'pessimo!»

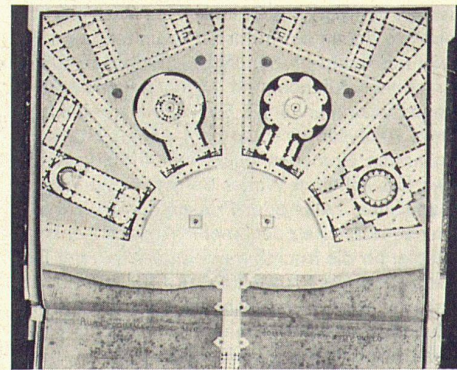
Kunstgeschichtliche Methoden (so selten sie auch vorerst noch angewandt werden!), etwa typologische Untersuchungen, dürften zumindest den Vorteil mit sich bringen, wesentliche Eingriffe in das Stadtbild Roms, auch seit der Errichtung des italienischen Königreiches, in einem größeren Rahmen und innerhalb der Kontinuität römischer Architektur zu verstehen. In dieser Hinsicht mögen die folgenden Bemerkungen einige Anhalts-

punkte vermitteln. Die vom Tiber zu St. Peter führende via della Conciliazione entspricht – bei aller Reserve für ihre konkrete Verwirklichung – nicht nur einem Projekt Cosimo Morellis, die «Spina dei Borghi» zu entfernen, und verwandten Ideen Valadiers und Carlo Fontanas, sondern auch einer Skizze Bramantes, ist also in ihrer Konzeption so alt wie der neue Petersdom selbst. Wie sehr man sich zum Zeitpunkt ihrer Erstellung der Tradition bewußt war, scheint der Umstand zu beweisen, daß man noch vor Beendigung der Anlage mit einem riesigen Holzmodell des «terzo braccio» nach dem Projekt Carlo Fontanas in situ experimentierte! Daß allerdings nur die spezielle politische Situation der Zwischenkriegszeit die Ausführung eines solchen Plans zuließ, ist ein weiterer Gesichtspunkt! Ähnliche Überlegungen lassen sich anstellen für die Systematisierung des Forums, für die Erstellung der Schutzmauern des Tibers oder der Verbindung Corso-Colosseo, die von Mussolini verwirklicht, schon vom Comte de Tournon, dem Statthalter des kurzen französischen Interregnums und dem Verfasser der «Etudes statistiques sur Rome» (Paris 1831), gefordert wurde. (Sein Bericht von 1811, der neben einer Aufzählung begonnener und erledigter Arbeiten eine Reihe weiterer Vorschläge – so auch die Entfernung der «Spina dei Borghi» – enthält, ist in Quaronis Buch vollständig abgedruckt.) Die Öffnung von Straßenzügen – heute allgemein bedauert, auch wenn kaum jemand ehrlicherweise die via Nazionale (1873/83) oder die via Veneto (1893) allzu abschätzig beurteilen wird – kennzeichnet nicht nur das städtebauliche Bemühen der als italienischer Hauptstadt neuerstarkten Urbs, sondern ebenso die Prestigepolitik der Päpste der Renaissance und des Barocks, Julius' II. oder Sixtus' V. Dasselbe gilt für die Errichtung von Plätzen. Lione Pascoli – der Name fehlt in Quaronis Buch – schlägt in seinem 1733 anonym publizierten «Testamento Politico d'un Accademico Fiorentino in cui si fanno varj e diversi progetti per istabilir un ben regolato commercio nello stato della Chiesa», ausgehend von der Notwendigkeit verkehrstechnischer Verbesserungen und vom Bestreben nach Rationalisierung des ökonomischen Lebens, eine ganze Anzahl neuer Plätze vor, die Eugenio Battisti mit den im Stiche de Pates vereinigten Plätzen zu Ehren Ludwigs XV. in Paris verglichen hat. So empfiehlt Pascoli die Erweiterung der Platzanlage vor dem Pantheon – später von de Tournon und wieder unter Mussolini angestrebt –, die Anlage der beiden Hemicyklen der Piazza del Popolo, Valadiers Lösung vorwegnehmend, eine Verbindung des Vorplatzes des Kapitols mit dem Trajansforum oder schließlich die Errichtung der Piazza di Ponte vor der Engelsbrücke. Dieser letzte Gedanke wiederum wurde 1777 an der römischen Accademia di San Luca als Wettbewerbsthema formuliert. Der preisgekrönte (noch unpublizierte) Entwurf Filippo Canerys wiederholt nicht nur die Idee der zwei zwischen drei Straßen gelegenen Kuppelbauten der Piazza del Popolo, sondern bedient sich außerdem der seit den ersten Romdarstellungen markant in Erscheinung tretenden Wahrzeichen, der beiden Triumphsäulen und des Pantheons – nebst dem in der römischen Geschichte und Topographie gleichfalls verwurzelten Ponte Trionfale. Ein letztes Beispiel soll die Kontinuität in der Thematik römischer Architektur vergegenwärtigen. Die Idee, Piazza Colonna und Montecitorio zu einem einzigen Platz zu verbinden, geht auf Bernini zurück. Erneut aktuell wurde der Ge-

danke, als man zu Beginn des 18. Jahrhunderts unter Clemens XI. in unmittelbarer Nachbarschaft die Säule des Antoninus Pius fand und deren Aufstellung als Gegenpol zur Marc-Aurel-Säule in Erwägung zog. (Dieser Absicht entspricht die hier erstmals vorgestellte Zeichnung in Bologna!) Schließlich bildete die Vereinigung von Piazza Colonna und Montecitorio, Säulenmonument und Obelisk, unter Einbezug der Überreste des sogenannten Hadrianeums an der Piazza di Pietra, die Kernidee des «Foro Mussolini». Jedermann ist wohl froh, daß ein solches Projekt nicht zur Ausführung gelangte. Mehr als eine polemische Verurteilung mit abgedroschenen Begriffen läßt aber gerade ein Vergleich mit den entsprechenden Projekten des Barocks die Eigenart der faschistischen Architektur erkennen: ihre enge Beziehung zur Geschichte und insbesondere zur Antike und ihrer Größe, ihre Kompromißlosigkeit und Rhetorik, ihre Tendenz zu musealer Sterilität und zur Megalomanie – Kennzeichen, die sehr oft an die französische Revolutionsarchitektur erinnern. Und nicht von ungefähr finden die Projekte Mussolinis und seiner Zeit (selbst etwa Brasinis monumentale Idee für das Quartiere Flaminio, die den Plan Valadiers für das «Nuovo Campo Marzio» erweitert!) gerade in den Forderungen des französischen Statthalters, des Comte de Tournon, ihre besten Entsprechungen, auch wenn hier das Verhältnis zur Antike ein anderes ist und die Eingriffe wohl organischer vonstatten gegangen wären. Dieser Hinweis will nicht in die seit Kaufmann und Sedlmayr angelaufene und ohnehin schon stark strapazierte Diskussion um die Beziehung der Revolutionsarchitektur zur Architektur unseres Jahrhunderts eingreifen, mag aber zu einer vertieften Untersuchung des Einflusses des Bauherrn (beziehungsweise des politischen Systems) auf die Architektur und ihre Ikonologie anregen.

Man wird es bedauern, daß Quaroni im Text seines letzten Kapitels die in vielen Abbildungen vorgestellten Projekte für das Monumento Vittorio Emanuele, für den Palazzo di Giustizia oder die Spina dei Borghi gar nicht erwähnt. Umgekehrt erweist das Buch gerade in seinem – qualitativ allerdings sehr unterschiedlichen – Bildmaterial, in einer vielseitigen Bibliographie und vor allem in ausführlichen chronologischen Übersichtstafeln seine Nützlichkeit. Werner Oechslin

Zum Werk Quaronis siehe: M. Tafuri, «L. Quaroni e lo sviluppo dell'architettura moderna in Italia», Milano 1964; Artikel «Quaroni» in «Dizionario Enciclopedico di Architettura e Urbanistica», Vol. V, p. 99–100, 1969.



2
Filippo Canery, Idealplan der Piazza di Ponte. Wettbewerbsprojekt der römischen Akademie von 1777

Lob der Passage

Johann Friedrich Geist: *Passagen, ein Bautyp des 19. Jahrhunderts*

544 Seiten mit 255 Abbildungen und ungefähr 200 Lage- und Bauplänen, Aufrissen und Schnittzeichnungen

«Studien zur Kunst des 19. Jahrhunderts». Band 5 Prestel-Verlag, München 1969

Passagen – niemand entzieht sich dem Reiz der konzipierten Größe der Galleria Vittorio Emanuele in Mailand, die es als weltliches Bauwerk mit dem Dom aufnimmt; ich selbst erinnere mich mit leichtem Frisson der Kaiserpassage meines Geburtsortes Karlsruhe mit ihren geknickten Windungen, mit einer Bodega, einem Spielautomatensalon, dem «Kaiserpanorama», einem Geschäft mit ostasiatischen Produkten, einer Musikalienhandlung und einem Photoatelier, alles in etwas fahlem Licht und fahler Luft, mit einem Schuß Abenteuerlichkeit und Geheimnissen, die offenen Geschäftsstraßen abgeht. Diesem Architekturthema hat der junge Berliner Architekt Johann Friedrich Geist ein breit angelegtes monographisches Werk gewidmet, einen wahren Pandekten.

Ein an zum großen Teil unbekanntem Material bis zum Brechen volles Buch. Typisch die Entstehung: ein junger, unkonformistischer Berliner Architekt stößt im Zusammenhang mit praktischen Aufgaben auf die Passage, er verbeißt sich in das zum Hobby gewordenen Thema, wird Spezialist, die Thyssen-Stiftung finanziert die nun folgenden Studien und den Druck. Das Ergebnis in seiner Art ein Standardwerk von 118 Seiten Text, 187 Seiten Katalog, 786 historische Anmerkungen, 255 Abbildungen auf Tafeln, zu denen noch 200 sauber und lesbar gemachte Textillustrationen kommen mit Grundrissen, Schnitten und optischen Statistiken. Alles – vom Verfasser bis zum Verlag – hat in vorzüglicher Weise zusammengearbeitet. Perfektion in bezug auf Vollständigkeit wurde nicht angestrebt. Viel Material fehlt aus Rußland, aus den USA, aus Australien usw. Was vorgelegt wird, genügt reichlich; es ist nicht damit zu rechnen, daß ausgelassenes Material neue Gesichtspunkte ergeben hätte.

Der Text, dem man wie dem Ganzen eine leichte Neigung zur Weitschweifigkeit vorwerfen kann, stellt die Herkunft, die Vorstufen und die Eigentümlichkeit der Passagen dar, die eine Geburt des blühenden Kapitalismus des 19. Jahrhunderts sind. Die Typen und ihre Wandlungen werden verfolgt, das Warum ihres Werdens und das Wie. Neben der formalen Argumentation legt Geist mit Recht großen Wert auf die Darstellung der wirtschaftlichen und allgemeingesellschaftlichen Zusammenhänge. So klar die architektonischen Analysen sind, so sehr geben Zitate aus berühmten Romanen des 19. Jahrhunderts und etwa aus Arbeiten Walter Benjamins zu Werken Baudelaire's, Zolas oder Prousts den Ausführungen das wahre Salz der inneren Anschaulichkeit – Beispiel für die fruchtbare Verbreiterung der Perspektiven eines Architekten. Die Breite des Bauproblems wird durch Einbeziehung von Eisenbahnanlagen, Gewächshäusern, ja sogar «klassischen» Gefängnissen aufgezeigt, von denen aus generelle Elemente in die Anlage von Passagen erfolgt sind.

Der Katalog, in dem Hauptwerke der Gattung

bis in die Details besprochen werden, ist sehr übersichtlich angelegt. Auch er mit interessanten zeitgenössischen dokumentarischen Beiträgen, zum Teil – wie bei der Mailänder Galleria – mit minuziösen baugeschichtlichen Notizen. Die Folge der im Katalog vereinten Bauten zeigt die erstaunliche Variabilität der Konzeption und Ausführung. Die Passagen erscheinen als die Vorstufen der heutigen Shopping-centers, denen sie die Konzentration und gewisse spirituelle Akzente voraus haben. Nebenbemerkung: neben kleinen Passagen in Bern und Genf ist die Winterthurer Rathaus-Passage, architektonisch-klassizistisch reizvoll, das einzige Beispiel der Gattung in der Schweiz. Für die Abbildungstafeln hat Geist vor allem ältere Aufnahmen der Passagen benützt. Mit Recht: die Welt, aus der die Passagen entstanden sind und in der sie leben, ist die des 19. Jahrhunderts, das wirtschaftlich und gesellschaftlich nicht weniger gierig war als die vielgeschmähte Gegenwart. Die alten Aufnahmen mit den altmodisch angezogenen und sich gebenden Personen machen diese originale Atmosphäre besonders lebendig.

Es ist selbstverständlich, daß bei der Arbeit des jungen Architekten auch aktuelle Fragen eine Rolle spielen. Darüber Geist im Einleitungssatz des abschließenden Textkapitels «Projekt und Utopie»: Es ist unerlässlich ..., das Schicksal der Passage in das 20. Jahrhundert zu verfolgen, denn die Bauidee Passage rückt heute erneut in das Bewußtsein derer, die über die Zukunft der Stadt als Lebensform diskutieren und nach Veränderungen unter veränderten wirtschaftlichen, technischen und gesellschaftlichen Bedingungen suchen.» Gemeint ist die Passage als Präfiguration der verschiedenen Möglichkeiten der Piazza oder eines Systems von Sitz-, Diskussions-, Kauf- und Entspannungszentren, die im Nervensystem der Stadt zentrale Bedeutung besitzen. H. C.



1 Galerie Vivienne, Paris II^e

Wiener Vergißmeinnicht

Otto A. Graf: *Die vergessene Wagnerschule*

40 Seiten, 128 Abbildungen
Schriften des Museums des 20. Jahrhunderts
Verlag für Jugend und Volk, Wien 1969

Die Jugend ist zu allen Zeiten genial. So ist es das Recht und auch die Freiheit jeder neuen Architektengeneration, kühne und utopische Projekte zu entwerfen, kompromißlos zu sein. Und jede Schule wird «vergessen». Entscheidend bleiben die Realisationen, bleibt, in welchem Ausmaß die Persönlichkeit sich in ihrer späteren Entwicklung von der Schule frei macht. In vielen Architekturschulen wären sicher Projekte zu finden, die phantastisch, zukunftsweisend sind oder überhaupt die Zukunft vorwegnehmen. So gesehen, würde sich die Wagnerschule kaum von anderen Architektorklassen unterscheiden. Worin lag also ihr Spezifisches?

Die überragende Stellung Otto Wagners in der Architekturgeschichte der Jahrhundertwende wird auch in seiner Lehrtätigkeit sichtbar. In vielfältiger Brechung laufen die Beziehungen zwischen Lehrer und Schülern hin und her. Gebende und Nehmende sind nicht immer klar zu bestimmen. Ein Reichtum an Begabungen deutet sich an, aber durch den Verzicht auf die Lösung konkreter Bauaufgaben, wie sie damals doch in der Monarchie in reicher Zahl bestanden, durch das bewußte und beabsichtigte Zurückziehen in den Elfenbeinturm von Phantasieprojekten waren die Schüler auf den rauhen Alltag des Baugeschehens mit seiner Bürokratie, seiner Ignoranz nicht vorbereitet. Ein soziales Phänomen, das in die Gegenwart reicht: die einen, vielleicht die begabtesten, machen Projekte, während der Baualltag von den kleinen Baumeistern, den Ingenieuren, beamteten oder halbbeamteten Architekten zum größten Teil bestimmt wird.

Als wesentlich ist aber festzustellen, daß mit der unmittelbaren damaligen Veröffentlichung der Arbeiten der Wagnerschule zum erstenmal in der Architekturgeschichte avantgardistische Projekte, ein neues Problembewußtsein, gepaart mit einer neuen Formensprache, letztlich ein Architekt und seine Schule sofort weltweit bekannt wurden und einen heute nur mehr schwer nachzuspürenden Einfluß auf zahlreiche Architekten hatten. Hier ist aber auch der Ansatzpunkt für eine korrigierende Berichterstattung über die vielschichtige Entwicklung der modernen Architektur, wobei manche überschätzte oder einseitig betrachtete Architektenpersönlichkeit in ihrer historischen Bedeutung gerechtgerückt werden wird. Die ersten Korrekturfahnen hat das vorliegende Buch verdienstvoll gesetzt. Allein die Liste aller Schüler Otto Wagners bedeutet ein Stück Architekturgeschichte; es finden sich darunter berühmte Namen wie Karl Ehn (Karl-Marx-Hof), Josef Hoffmann, Jan Kotera, Josef Plecnik usw. Die interessantesten Projekte bekannter und weniger bekannter Mitglieder der Wagnerschule hat der Autor für seine Publikation ausgewählt. So kamen sie schon um 1900 zu Betonwolkenkratzern, Sportfeldern, Autorennbahnen, Flughäfen, rotierenden Bauten und zur Theorie der Maschinenarchitektur. Die Entwürfe wurden aber – «vergessen».

F. C.